

QUE DIABLE !

Xavier Léon-Dufour

S.E.R. | « Études »

2002/3 Tome 396 | pages 349 à 363

ISSN 0014-1941

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-etudes-2002-3-page-349.htm>

Pour citer cet article :

Xavier Léon-Dufour, « Que Diable ! », *Études* 2002/3 (Tome 396), p. 349-363.

Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..

© S.E.R.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Que Diable!

XAVIER LÉON-DUFOUR

IL REVIENT à la mode. Qui donc ? Mais « lui », lui dont on voudrait bien ne point parler, mais qui finit par être évoqué, sans pour autant être connu ; lui, le Diable, celui qui, dans le Nouveau Testament, dispose d'un fichier bien garni : Accusateur, Béelzéboul, Bélial, Bête, Dragon, Ennemi, Homicide, Malin, Mauvais, menteur, Prince des démons, Satan, Séducteur, Tentateur, et j'en passe. Pareille abondance de noms ne signifie-t-elle pas que l'on ne parvient pas à cerner cette figure ?

L'imagination populaire a pourtant donné au diable une forme corporelle, terrifiante ou grotesque, constante dans l'iconographie ; ces naïves représentations, destinées à faire peur ou bien à susciter l'aversion ou le rire, ne sont guère prises au sérieux. En revanche, livres, revues, films et émissions télévisées concourent périodiquement, avec plus ou moins de bonheur, à entretenir la bonne vieille croyance au diable, en connivence avec l'attrait de notre société pour l'irrationnel.

1. R. Muchembled, *Histoire du Diable*, Seuil, 2000.

2. R. Bultmann, *L'Interprétation du Nouveau Testament* (tr. fr.), Aubier, 1955, p. 143.

3. Audience générale du 15 novembre 1972, *La Documentation Catholique*, 1972, p. 1053-1055.

Des sectes se réclament d'une inspiration satanique, tandis que certaines musiques sont dénoncées comme telles. D'autre part, on constate que les demandes d'exorcisme ont beaucoup augmenté en France depuis quelques décennies. Il suffit de parcourir les 400 pages d'une *Histoire du Diable* parue l'an dernier au Seuil¹. Toutefois, chez la plupart des auteurs qui écrivent sur Satan ou le mettent en scène, s'esquisse un sourire : « Oh ! vous savez, je n'y crois pas ! », pour reprendre, par exemple, la confiance de Bernard Tesseydre dans *Le Nouvel Observateur*. Tout en faisant un clin d'œil à la crédulité, on tire son épingle du jeu. Et pour cause : si, d'une part, le diable fait recette, ce qui prévaut aujourd'hui dans les esprits est le rejet de la croyance au diable, estimée un produit de l'obscurantisme. « On ne peut utiliser la lumière électrique et les appareils de radio, réclamer en cas de maladie des moyens médicaux et cliniques modernes, et en même temps croire au monde des esprits et des miracles du Nouveau Testament². » Nombreux sont ceux qui demeurent perplexes sur ce qu'on peut dire du diable ; la démythisation souhaitée se trouve encouragée par le désir de ne pas esquiver sa propre responsabilité dans le mal.

L'Eglise, elle, a constamment maintenu l'existence d'un Adversaire du dessein de Dieu, sans toutefois se prononcer sur sa nature. De telles spéculations ne sont pas l'objet de définitions conciliaires. En 1215, le concile du Latran s'est engagé contre les hérétiques cathares pour rappeler que les anges sont des êtres créés par Dieu, mais non pour en préciser la nature. Il faut attendre l'encyclique *Humani generis* (1950) pour entendre déclarer que le diable est une créature personnelle, sans que soit précisé le concept de personne. Enfin, pour mieux se garder de l'erreur gnostique, Paul VI a situé la question du diable comme « l'interprétation chrétienne du mal³ ».

A la suite de cette recommandation, on abordera ici le problème de la personnalisation du diable par le rappel du mystère du mal qui, seul, permet de considérer le problème de sa représentation. On tentera ensuite une étude critique des textes bibliques, en vue de mieux comprendre comment l'existence chrétienne est un combat contre l'Adversaire sans qu'il soit nécessaire de le personnaliser comme un individu. Enfin, grâce à une compréhension plus

exacte du concept de personne, sera proposée une hypothèse qui rende compte du drame que nous vivons tous.

FACE AU MYSTÈRE DU MAL

Inutile de rappeler que « le monde va mal », non pas seulement du fait des maladies, des catastrophes naturelles et de la mort toujours menaçante, mais aussi en raison des haines, des guerres et des injustices de toutes sortes. Nous ne cessons d'aspirer à un « monde meilleur » et nous voudrions contribuer à sa venue, fût-elle lointaine. L'expérience de la souffrance a conduit l'homme à la question lancinante : « Si Dieu est bon, pourquoi ce mal ? »

De nombreuses cultures anciennes ont pensé que le monde, œuvre d'un Etre suprême, subit les attaques d'un Adversaire, et ils l'ont identifié diversement : un magicien, un puissant serpent, le loup des prairies... Certains ont évoqué des esprits mauvais chargés de faire le mal ; d'autres ont érigé en théorie ces vagues représentations : soit, avec l'Iran, en installant à côté du Dieu bon un dieu du mal ; soit, avec un platonisme décadent, en estimant que la matière dont est fait le monde visible est de soi mauvaise et que l'homme en est prisonnier.

A l'opposé de l'Iran, où se propagea la croyance qu'à côté du Dieu bon existe aussi un dieu du mal, la foi juive exprimée dans le Premier Testament refuse tout dualisme ontologique et affirme la présence de l'unique Dieu infiniment juste et bon, de même qu'est exclue la dichotomie entre la matière et l'esprit : le corps est un don du Créateur.

En principe, Israël a interprété le malheur comme une sanction divine provoquée par les péchés des hommes. Ainsi le Déluge veut que l'humanité entière recommence à neuf dans la justice avec Noé ; ainsi, lors de l'Exil à Babylone, l'épreuve du peuple élu est attribuée à son oubli de l'Alliance. Il importe de noter que la sanction divine, loin d'avoir un caractère définitif, a pour fonction de faire prendre conscience à Israël de son péché, afin qu'il vive. Tout se passe entre Dieu et les hommes, sans faire appel à des intermédiaires comme les puissances mauvaises qui hantent le monde.

En soulignant que le péché est la cause du malheur, Israël soulevait un grave problème sur l'origine de ce péché. Serait-elle due à l'homme pécheur qui aurait communiqué le malheur à ses enfants? Par la voix du prophète Ezéchiel, la pensée d'une culpabilité collective a été exorcisée : « Vous ne direz plus : "Les pères ont mangé du raisin vert, et les dents des fils ont été agacées" » (Ez 18,2). Et cependant elle continue à se manifester, du temps même de Jésus; la question revient devant un aveugle de naissance : « Rabbi, qui a péché pour qu'il soit aveugle? Lui ou ses parents? » (Jn 9,2). Ce comportement est bien humain, lorsque, par exemple, on s'écrie devant un malheur : « Qu'ai-je donc fait au bon Dieu pour qu'il me traite ainsi? » En déchargeant sur le péché la responsabilité du mal, on pourrait finir par charger Dieu du malheur survenu.

Pour échapper à ce dilemme funeste, Israël eut recours à l'intervention d'un tiers personnage. Le récit de la *Genèse* disculpe du péché des origines à la fois Dieu et Adam, en faisant retomber sur une créature de ce monde — le serpent — le rôle du tentateur. La tentation est alors comprise comme une épreuve de la liberté. Le serpent n'est plus mentionné dans le Premier Testament, sinon tardivement en Sg 2,24 : « Par la jalousie du diable la mort est entrée dans le monde »; il faudra attendre l'*Apocalypse* pour que l'identification du diable et du serpent soit complète : « Il fut précipité, le grand dragon, l'antique serpent, celui qu'on nomme Diable et Satan, le séducteur du monde entier » (Ap 12,9).

Face au mal, Israël aurait-il proposé une explication suffisante? *Le Livre de Job* pose avec acuité le problème soulevé, sans le résoudre pourtant. Job est victime de tous les maux possibles, ses « amis » veulent lui faire confesser son péché à l'origine de tous ses malheurs; mais Job se refuse à reconnaître un péché dont il ne se sent pas coupable. Il préfère garder le silence. Dieu proclame sa justice, montrant que ce problème est en réalité un « mystère » qui déborde notre raison⁴. Face au mystère du mal, nous reconnaissons qu'un Adversaire est en activité, mais sans qu'on puisse en fixer les traits : ce n'est pas Dieu, ce n'est pas non plus l'homme. Alors, consultons encore l'Écriture sur ce personnage.

4. Parmi l'immense littérature sur le *Livre de Job*, nous recommandons l'ouvrage de J. Eisenberg et E. Wiesel, *Job ou Dieu dans la tempête*, Fayard/Verdier, 1986, même s'il ne peut proposer la réponse chrétienne, à savoir que, à l'excès du mal, ne répond que l'excès de l'amour manifesté dans la mort.

L'ADVERSAIRE

Parmi les nombreux noms donnés à l'Adversaire, retenons-en deux. Le terme grec de « diable » provient d'un verbe signifiant : « jeter de côté et d'autre, diviser, accuser, calomnier ». La plupart du temps, dans la Bible grecque, il traduit le mot hébreu *Satanas*, dont le sens a connu toute une évolution. A l'origine, il ne désigne pas d'emblée un personnage maléfique : c'est simplement un « adversaire » humain suscité à Salomon par YHWH (1 R 11,14 et 23) ou aux Juifs par l'envoyé du roi Antiochus (1 M 1,36). Dans l'histoire de Job (1-2), il devient un membre de la cour divine qui parcourt la terre et suspecte l'authenticité de la conduite du juste Job. Enfin, il joue le rôle de l'« accusateur » (*Za* 3,1 ; *Ps* 109,6).

Le terme *Satanas* est employé une seule fois comme nom propre ; en réécrivant un épisode déjà raconté deux ou trois siècles plus tôt, le Chroniste attribue à Satan, et non plus à Dieu, l'incitation faite à David de recenser le peuple, entreprise jugée coupable (1 Chr 21,1 ; cf. 2 S 24,1). Satan reçoit là l'office de dédouaner Dieu d'une action mauvaise. Cette mention est restée sans suite dans les livres ultérieurs de la Bible juive.

Comment se fait-il alors qu'il joue un rôle de premier plan dans le Nouveau Testament ? C'est avec les écrits intertestamentaires⁵ qu'a pris tournure une doctrine sur le Diable, puissance sans visage qui se manifeste à travers ses effets. Selon un texte de la *Règle de la communauté de Qumrân*, par exemple, « un Esprit [ou Ange] de ténèbres » a été créé par Dieu à côté d'un « Esprit de lumière » (1 QS III, 18-25) ; il est aussi appelé Bélial, nom que Paul emploie pour désigner Satan (2 Co 6,15). L'influence du dualisme, de type iranien, est évidente. Toutefois, ce personnage obscur n'est pas de rang divin, mais il possède le pouvoir d'égarer les hommes dont, comme le disait un texte sapientiel, il est envieux (Sg 2,24). Ce langage sur le diable était devenu courant dans le judaïsme du I^{er} siècle.

Dans le Nouveau Testament, Satan prend toute sa stature d'Adversaire des hommes et de Dieu. Laissant à la piétaille des démons l'office de s'attaquer au tout-venant, le texte concentre ses assauts contre la réalisation du projet de

5. Les *Écrits intertestamentaires*, publiés chez Gallimard en 1987, regroupent des textes juifs datant des deux siècles avant J. C. et du I^{er} siècle après J. C. A ces écrits ont été ajoutés des textes provenant du monastère de Qumrân.

Dieu qui est en acte dans la mission confiée à Jésus. Dans les évangiles et les lettres pauliniennes, l'action attribuée à Satan est focalisée contre Jésus et contre les disciples chargés de proclamer son message.

■ Selon les trois premiers évangiles

Le sujet est posé d'emblée avec la scène de la Tentation de Jésus, où le diable apparaît en personne. A l'orée de sa vie publique, Jésus est « poussé par l'Esprit au désert pour être tenté par le diable » (*Mc 1,12s*). L'affirmation sobre de Marc est déployée par Matthieu et par Luc en une triple scène. Jésus résiste aux propositions successives de Satan : transformer les pierres en pain pour calmer sa faim, se jeter du haut du Temple pour mettre Dieu à l'épreuve, recevoir de Satan les royaumes de ce monde. Cette scène n'est pas le film d'un événement ponctuel, elle représente en raccourci les tentations que Jésus a subies, venues non point par le fait de Satan, mais par celui de ses contemporains. Jésus est le véritable Israël, d'une fidélité absolue.

Libre lui-même face à la puissance du mal, Jésus manifeste son œuvre libératrice dans des actions surprenantes, miracles de guérisons et exorcismes. Ces récits pourraient refléter les anciennes croyances qui attribuaient les maladies à des démons ; l'épileptique, par exemple, est victime d'un démon (*Mt 17, 18-20*). Les miracles symbolisent la vie intégralement rendue à l'homme. La victoire de Jésus sur les forces adverses qui oppriment les êtres est manifestée directement lors des exorcismes, comme l'explicitent trois paroles que la critique estime provenir authentiquement de Jésus de Nazareth. Ainsi, quand les scribes l'accusent d'opérer ses exorcismes en connivence avec le chef des démons, Jésus rétorque : « Comment Satan peut-il expulser Satan ? Si Satan s'est dressé contre lui-même et s'il est divisé, il ne peut pas tenir, c'en est fini de lui » (*Mc 3,23*).

En proclamant : « Le règne de Dieu est là », Jésus se sait engagé dans un combat avec Satan. C'est Dieu qui agit à travers son Envoyé : un temps nouveau est commencé, le salut est présent. Jésus se sait aussi vainqueur, comme le dit la parole suivante : « Si c'est par le doigt de Dieu que je

chasse les démons, alors le règne de Dieu vient de vous atteindre » (*Lc* 11, 20). La même conviction est affirmée lorsque, aux disciples revenant tout joyeux d'avoir chassé les démons, Jésus dit : « Je voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair » (*Lc* 10, 18). La victoire de Jésus sur Satan est attestée non seulement par les miracles et les exorcismes que Jésus opère, mais aussi par la transformation de ceux qui, à travers lui, se découvrent pardonnés : leur cœur est renouvelé en profondeur, comme le suggère, par exemple, l'épisode de la femme pécheresse (*Lc* 7, 36-49 ; cf. 8,2).

Pour Jésus, Satan existait-il telle une personne, ou bien était-il le chiffre du Mal qui sépare l'homme de Dieu ? Pour répondre à la question, il faut d'abord distinguer l'affirmation de son présumé. Ainsi, quand Jésus parle de Jonas (*Mt* 12, 39-42), il ne déclare rien sur son existence, il montre seulement la portée de sa prédication. De même, lorsque Pierre s'oppose à l'annonce que le Messie doit passer par la mort, Jésus s'exclame : « Retire-toi ! Derrière-moi, Satan ! car tes vues ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes » (*Mc* 8, 23 = *Mt* 16, 23). Sans être Satan en personne, Pierre a parlé en « adversaire » du dessein de Dieu, se situant ainsi à la place du tentateur. Il est, sauf pour Luc qui ignore l'épisode, un suppôt de Satan. Cela signifie, non pas que Satan soit une personne, mais qu'il agit sur la terre ici et, en l'occurrence, sur la personne de Pierre.

Le IV^e évangile

Le IV^e évangile apporte à la tradition évangélique un message capital. En écartant l'activité d'exorciste de Jésus qui s'attaque à une foule de petits démons, il en détourne l'attention de son lecteur, pour la concentrer sur le combat contre l'Adversaire du dessein de Dieu, contre Satan mentionné une seule fois quand il entre dans Judas qui va livrer Jésus aux Juifs (*Jn* 13,27).

Ordinairement, c'est le diable qui est montré en action, « menteur et père du mensonge, homicide depuis le commencement » (*Jn* 8,44). Ceux qui, refusant la lumière, cherchent à faire mourir Jésus sont des « fils du diable » ; Judas est même dénommé « diable » tout court (6,70).

Apparemment, le diable gagne la partie. En réalité, l'heure vient où il va « être jeté dehors » (12,31); en effet, dit Jésus : « Contre moi, il n'a pas de prise » (14,20); il a été déposé. L'action du « Prince de ce monde » continuera certes de s'exercer, mais elle ne sera plus contraignante pour les hommes, car le « Paraclet » établira la « culpabilité du monde » au cœur des croyants. Ainsi l'Adversaire apparaît-il aujourd'hui sous le nom d'une métaphore : « Prince de ce monde », celui qui est à la tête du monde incrédule; c'est le monde lui-même, au sens johannique...

La vision paulinienne

Saint Paul nomme plusieurs fois Satan dans le rôle de l'Adversaire du dessein de Dieu, et plus particulièrement de l'activité apostolique. Selon une conception juive influencée par les mythologies orientales, Paul parle, en outre, de « Puissances cosmiques » (Principautés, Dominations, Trônes...) qui exercent diversement leur emprise sur le monde. Ayant été dévoyées, ces Puissances continuent d'ignorer la victoire du Christ, de sorte que les croyants ont à lutter contre elles. Ces mentions, désormais étranges pour nous, ne jouent pas un rôle important dans l'enseignement moral de Paul. Elles proviennent sans doute du besoin qu'a l'homme (par exemple en Afrique) de peupler le monde intermédiaire d'êtres qui diminuent l'espace séparant Dieu de sa créature. Rien n'oblige à y voir des personnages, pas plus qu'on n'admet, aujourd'hui, que des anges seraient préposés à la bonne marche des astres.

En revanche, Paul introduit dans la description du combat spirituel un être qui prend en quelque sorte la place de Satan : le Pêché, à ne pas identifier avec tel ou tel acte individuel de l'homme. Il s'agit d'une puissance qui apparaît douée d'une véritable autonomie : elle est entrée dans le monde (*Rm* 5,12) et y demeure; se servant de la Loi, elle a pris vie en moi, elle m'a séduit et, enfin, elle m'a donné la mort (*Rm* 7,9-11). Telle est la personnification du Pêché, puissance à l'œuvre dans le monde. Aux yeux de Paul, les péchés des hommes sont dus au Pêché. La description qu'en donne Paul débouche sur la mort (*Rm* 7), mais elle est aussitôt compensée par celle de la Grâce agissante, par l'Esprit saint (*Rm* 8). Le combat que décrit Paul

entre la chair et l'esprit actualise le combat mystérieux que la Grâce livre au Pêché, celui que Jésus Christ livre à Satan.

Ce survol du Nouveau Testament manifeste une réelle évolution du langage, qui s'efforce de présenter l'action d'un être invisible qu'on appelle Satan. En résumé, le langage passe de représentations de type mythique à des expressions qui transposent le sens des termes par des métaphores. A l'imaginaire des contemporains de Jésus succède l'interprétation métaphorique de l'action actuelle du diable.

LE COMBAT CHRÉTIEN

Selon la Bible, le croyant qui se trouve en condition de combattant pour le dessein de Dieu désire connaître son Adversaire.

■ En quête d'un Adversaire personnel

Spontanément, en s'inspirant des récits évangéliques, on y voit le Satan que Jésus a vaincu et qui revient. Bien qu'il se dérobe à toute définition et qu'il demeure insaisissable, l'imagination a fabriqué un être horrible, lui prêtant l'inspiration de tous les crimes, sa suprême astuce consistant à faire croire qu'il n'existe pas. Des hommes de Dieu pensent l'avoir entendu au cours de quelque exorcisme et mieux connaître sa tactique; mais, nombreux sont les sceptiques en ce domaine.

Certains personnages saints auraient été les victimes de maléfices d'ordre démoniaque, au point que le feu lui-même incendiait leur mobilier, tel le saint Curé d'Ars ou telle religieuse de l'Océanie. Malheureusement, nul n'a pu prouver l'origine purement diabolique de ces incendies. Les témoins de ces phénomènes peuvent certes conserver et entretenir une réelle croyance dans l'activité des démons, mais ils ne parviendront pas à convaincre objectivement leurs frères sceptiques.

6. Je me permets de signaler mon ouvrage, *Saint François Xavier. Itinéraire mystique de l'Apôtre* (n^ole éd.), Desclée De Brouwer, collection Christus, n^o 86, 1997.

Toutefois, il reste que Jésus a eu la conscience d'être en lutte explicite avec le Satan. Les Pères du désert ont également éprouvé la malice du chef des démons. Enfin, mes travaux m'ont fait reconnaître que François Xavier en a eu l'expérience⁶. Le curé de san Tomé de Méliapour, près de Madras, chez qui il logeait, rapporte que, la veille de son départ, en 1545, François s'était battu toute la nuit avec Satan. Même si ce témoignage peut être considéré comme le produit d'une crédulité naïve, il reste que, dès cette nuit-là, Xavier s'est mis à attribuer au Satan les contrariétés dont il fut victime dans son ultime randonnée en Extrême-Orient.

A partir de tels témoignages — Jésus, les Pères du désert, Xavier —, l'on pourrait déterminer un critère pour authentifier l'attribution de certaines expériences : l'homme est seul (abandonné, sans secours) et il s'apprête à remplir une fonction capitale pour l'avènement du règne de Dieu. Ces êtres d'exception méritent l'intérêt de l'Adversaire.

Ces expériences ne sont cependant pas fréquentes et ne conduisent qu'à reconnaître la réalité du combat. Je ne pense pas que cette ligne de recherche soit féconde : il est impossible d'identifier le Satan avec une personne déterminée. A ce propos, le théologien Joseph Ratzinger a risqué une proposition intéressante. Le diable, dit-il, n'est pas une personne en relation avec d'autres, puisqu'il est par excellence l'être « dépersonnalisant » : il est plutôt une non-personne (*eine Un-person*). Dans le même sens, Edouard Pousset cherche à préciser : « On se trompe donc en demandant si Satan est une personne; et l'on se trompe aussi si l'on réplique qu'il n'est certainement pas un être personnel. C'est un être qui ne tient pas en lui-même parce qu'il est l'acte de dire non qui défait tout et soi-même. Comme un forcené qui s'affirmerait en tuant tout le monde s'il le pouvait, et finirait par se tuer soi-même.⁷ » Protester que le diable est une non-personne ou refuser de s'engager pour ou contre la réalité personnelle, c'est déclarer que l'on n'en sait rien. Continuez à l'appeler Satan ou diable, si cela vous aide à le sentir vivant, mais prenez garde à ne pas vous déculpabiliser en devenant un spectateur du drame. Mieux vaut s'avancer sur les traces de Jean ou de Paul.

7. Dans G. Gilson et B. Sesboué, *Parole de foi, paroles d'Eglise*, Droguet-Ardant, 1991, p. 211.

La voie de la métaphore

Jean Paul II trace une voie plus sûre. Sans le dire expressément, il présuppose une conception authentique de la personne : non pas seulement un individu conscient, mais un être engagé dans une société⁸. Selon Jean Paul II, il existe, en plus du péché personnel, la réalité d'un *péché social* : non pas simplement le fait que la société soit souvent coupable, elle aussi, de commettre des péchés, mais dans le sens que *tout péché personnel a « une répercussion sur toute la communauté ecclésiale et sur toute la famille humaine »*⁹. Cette dimension sociale du péché peut ouvrir à une meilleure compréhension de ce qu'est Satan.

La voie de la métaphore est utilisée souvent dans la Bible. A commencer par le récit de la *Genèse*, qui montre le Tentateur sous la figure d'un être de ce bas-monde qui n'a rien de spirituel, « le plus rusé de tous les animaux des champs que YHWH avait faits » : le serpent est une métaphore de l'Adversaire de Dieu et des hommes. Qu'il soit un ange de la cour divine ou le prince des démons, nous nous exprimons toujours dans un langage métaphorique.

L'évangéliste Jean connaît bien le Satan qui s'attaque à Jésus de Nazareth, mais quand il annonce la présence de l'Adversaire en combat avec ses disciples après son départ, il le désigne à l'aide d'une métaphore : le « Prince de ce monde », ou encore le « monde » au sens négatif qu'il lui donne souvent¹⁰. Le procès de Jésus continue aujourd'hui avec les disciples, mais ils sont assistés par le Paraclet qui, « en venant, établira la culpabilité du monde » (*Jn* 16,8); mais alors Jésus peut déclarer : « Ayez confiance, je suis vainqueur du monde » (16, 33).

Saint Paul propose une autre métaphore : le Péché intervient dans notre histoire comme un être voulant modifier la situation. Il est à la source de la mort qui nous affecte, il provoque en nous des actions qu'on appelle « péchés ». Qu'est donc cet être agissant en nous? Le Péché ne serait-il pas le masque de Satan, celui qui est source du mal? Dès lors, Satan n'est plus un « être » extérieur à moi-même, car le Péché habite en moi; voilà ce que Paul exprime dans des réflexions profondes et difficiles à saisir :

8. G. Fessard l'avait judicieusement exposé dans *Pax nostra*, Grasset, 1936, p. 39-45.

9. Exhortation apostolique post-synodale *Reconciliatio et paenitentia* du 2/12/1984 : *La Documentation catholique*, 1985, p. 1-31.

10. Chez *Jean*, le « monde » peut désigner le genre humain que Dieu crée et aime (1, 10; 3, 16-17), mais aussi les hommes qui s'opposent à la lumière divine (14, 17; 15, 18; 16, 8-33).

« Je sais qu'en moi — je veux dire dans ma chair — le bien n'habite pas ; vouloir le bien est à ma portée, mais non pas l'accomplir, puisque le bien que je veux, je ne le fais pas, et le mal que je ne veux pas, je le fais. Or, si ce que je ne veux pas, je le fais, ce n'est pas moi qui agis, mais *le Pêché qui habite en moi* » (Rm 7,18-20). Ce combat débouche sur une victoire certaine, puisque Jésus a triomphé du Pêché. De fait, l'Esprit Saint, lui aussi, habite en nous, parachevant le mystère de notre existence chrétienne : « Vous n'êtes pas sous l'empire de la chair mais de l'Esprit, puisque *l'Esprit de Dieu habite en vous* » (Rm 8,9). Le combat contre Satan ne se mène pas simplement contre un être en dehors de moi, il devient en moi le combat de l'Esprit contre le Pêché, c'est-à-dire le combat de l'esprit contre la chair. Il est même mené par la communauté de tous ceux qui ont accueilli l'Esprit.

Ainsi devient inutile l'hypothèse d'un Ange déchu venant corrompre la nature humaine ; je me trouve face à moi-même et au monde dans lequel je suis. Dans ces conditions, je suis préservé de toute illusion concernant le péché des origines. Mais un problème demeure : nous avons rendu plausible et concrète l'existence de l'Adversaire. Une question demeure lancinante : d'où vient cet Adversaire ?

I D'où vient l'Adversaire ?

Quelle est l'origine du « mystère d'iniquité » qui plane sur l'humanité jusqu'au dernier jour (2 Th 2,6-12) ? Pour répondre à la question, je propose une hypothèse qui s'appuie sur les données de la Tradition. Selon le récit de la création d'Adam, « le Seigneur Dieu modela l'homme avec de la poussière prise du sol. Il insuffla dans ses narines l'haleine de vie, et l'homme devint un être vivant » (Gn 2,7). L'homme est vivant non point par une « âme » qu'il posséderait, mais par le souffle divin qui lui est accordé aujourd'hui : s'il tient dans la vie, c'est par sa relation entre la poussière et Dieu, relation qui ne disparaît pas dans un acte passé, mais constitue le présent de son être. Cette noble condition divine justifie la parole de Pascal : « L'homme passe infiniment l'homme » ; elle caractérise le but assigné à l'homme : exprimer Dieu qui est présent en lui. Or, selon les Pères de l'Eglise, le projet divin est de faire

11. La condition primordiale pour suivre Jésus est de proclamer qu'on dépend de lui (Mt 16, 24); elle s'exprime avec le même verbe que pour dire le reniement par lequel Pierre nie connaître Jésus (26, 70).

que le non-Dieu devienne Dieu. Pour réaliser ce projet, l'homme doit reconnaître que, dans cette quête de Dieu, il doit se renier lui-même; or, cette condition contredit aussitôt son propre désir fondamental : se poser dans l'être. Voilà ce que sans cesse redit Jésus : « Il faut se renier soi-même¹¹. » Telle est l'invitation formelle de Dieu.

Mais l'homme refuse de contredire son propre être. L'invitation divine lui paraît paradoxale. Dieu n'est certes pas *la cause* du péché de l'homme, il en est *l'occasion* immédiate. Le péché entrerait dans la création elle-même. Pouvons-nous en rester là? Un tel Dieu semblerait permettre le péché en vue d'un bien réel; ne serait-ce pas faire du péché un moyen pour le bien? Proposition insoutenable, évidemment. Aussi bien le projet de Dieu ne prend-il pas fin avec la création, il s'accomplit dans l'incarnation. Dieu ne se contente pas de dire ce qu'il faut faire, il le fait lui-même. Dieu devient homme; il devient même, selon saint Paul, Péché : « Celui qui n'avait pas connu le péché, il l'a, pour nous, fait Péché, afin que, en lui, nous devenions justice de Dieu » (2 Co 5,21).

En mourant sur la croix, Jésus s'est renié lui-même, accomplissant ainsi le projet divin : « C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé, afin que toute langue confesse que le Seigneur, c'est Jésus Christ, à la gloire de Dieu le Père » (Ph 2,6.11). Il devient le nouvel Adam, principe et chef d'une nouvelle humanité; désormais, c'est en Jésus que tout homme va exprimer Dieu lui-même. Le mystère de la Croix ne donne pas au mystère de l'Iniquité une explication rationnelle : il invite, au contraire, à mourir à toute rationalisation du mystère.

Au croyant de manifester la valeur des diverses métaphores qui lui donnent d'actualiser le combat avec l'Adversaire : « N'aimez pas le monde ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui, puisque tout ce qui est dans le monde — la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, la confiance orgueilleuse dans les biens — ne provient pas du Père, mais provient du monde » (1 Jn 2, 15-16). Paul, de son côté, déduit le comportement que doit avoir celui qui est « mort au Péché » : « Que le Péché ne règne donc plus dans votre corps mortel pour faire obéir à ses convoitises » (Rm 6,12).

Ouverture

Au terme de notre enquête, nous pensons n'avoir pas résolu le problème du mal, mais avoir précisé les langages dans lesquels on peut reconnaître le mystère du mal à l'œuvre dans notre monde. Dans le langage classique, l'Adversaire est personnalisé comme un être spirituel relevant de la catégorie des anges, représentation qui aide à en réaliser la présence concrète et efficace, mais qui pousse à se décharger sur cet ange de la responsabilité du mal. Selon notre langage, nous avons présenté l'adversaire comme un être caractérisé par sa dimension collective ; son action n'est pas limitée aux cas extraordinaires, mais s'exerce dans le quotidien.

Entre ces deux langages, il n'y a pas lieu de choisir. Le premier langage continue à être valable et même nécessaire dans certains cas, quand l'Adversaire se manifeste spécialement contre le Dessein de Dieu. Mais c'est le second langage qui actualise concrètement son action dans la vie ordinaire. Certes, il risque d'être confondu avec l'expérience du mal dans le monde, alors qu'il « provient » d'un ailleurs, transformant le problème du mal en un « mystère » qui ne trouve sens que dans la Croix du Christ.

Une image peut faciliter l'accueil de la présence de l'Adversaire. Imaginons une roue qui, une fois mise en mouvement, tourne à vide. Les hommes qui l'ont lancée n'en maîtrisent plus la marche : comme nous disons parfois, « elle tourne fou ». La roue représente le péché, dont le mouvement vient de l'homme et dont le « tourne-fou » signifie qu'il va croissant.

D'autre part, le diable ne s'identifie aucunement avec mes mauvaises tendances, ni avec la somme des maux qui nous accablent. Le péché qui m'habite, comme le Monde (au sens johannique) dans lequel j'habite, est un « ailleurs » de moi-même. Je suis invité à ne pas me disculper de mes péchés sur Satan, car je suis complice de l'existence de cette communauté dans le mal, en même temps que j'en suis la victime. C'est moi qui, en péchant, engendre et fais vivre cette réalité qu'on voudrait qualifier de « communion dans le péché » par opposition avec la

« communion des saints ». Mais, comme le péché est essentiellement division, mieux vaut l'appeler « la bande des pécheurs ».

Je suis confronté avec moi-même, à la fois pécheur et gracié. Le combat, inauguré et transformé en victoire par Jésus et par son Père, devient notre propre combat; il est animé par l'Esprit Saint sans cesse donné par Jésus qui est vivant. Saint Paul parle de « l'esprit » opposé à « la chair », qui ne sont pas deux réalités substantielles, mais deux puissances à l'œuvre dans l'homme. L'esprit, c'est l'Esprit Saint actualisé en moi, tandis que la chair est le Péché actualisé en moi. Le combat entre l'esprit et l'Adversaire se monnaie dans la lutte entre les deux esprits. Saint Ignace de Loyola l'a souligné dans la méditation des *Deux Etendards*¹² lorsque, dans un langage naïf, il montre le *Caudillo* envoyant ses petits démons contrecarrer le dessein que poursuit le *Capo* pour une plus grande gloire de Dieu. Il se montre ainsi l'héritier de la grande tradition ecclésiale des deux Royaumes.

Grâce à la dimension collective qui caractérise le combat entre le bien et le mal, les « prières de délivrance » trouvent leur vrai sens : un groupe de chrétiens cherche par sa prière à entrer en communion avec une personne qui se croit prisonnière du monde du mal avec la bande des pécheurs. Le combat ne se passe pas entre deux individus, mais entre « la communion des saints » (le groupe de prière) et la bande des pécheurs.

Le langage dans lequel nous nous exprimons peut varier selon les époques. Certains continuent de parler du diable comme d'un individu néfaste, d'autres estiment qu'il personnifie le Mal universel. Qu'importe ! L'essentiel, aux yeux du chrétien, c'est que Jésus l'a terrassé; même si le Prince de ce monde, le Péché, agit toujours, de diverses manières, la victoire est cependant assurée¹³.

XAVIER LÉON-DUFOUR s.j.

12. Dans les *Exercices Spirituels* de saint Ignace de Loyola, la méditation des *Deux Etendards* présente le combat mené par le Christ glorieux (le Chef, le *Capo*) contre le meneur qui a pour nom Satan et qu'Ignace appelle le « petit chef » (le *Caudillo*); devant cette contemplation, le retraitant doit choisir pour répondre à ce que le Seigneur attend de lui.

13. Le lecteur désireux d'approfondir et de nuancer notre essai aura profit à lire l'étude de A. Ganocsy, « La métaphore diabolique », dans *Recherches de Science Religieuse* 89 (2001), p. 511-525. Ces pages, qui viennent de paraître, précisent ce qu'on entend par « métaphore » et montrent bien que la métaphore « diable » rend compte du mystère du Mal, « réalité qui nous est "externe" tout en étant "interne", qui nous accompagne dans notre histoire présente sans que notre raison puisse jamais l'inventorier ».